Approuve les conclusions du rapport de la commission des finances relatif au compte du Mont-de-Piété pour 1871-1872, et au projet de budget de cet établissement pour 1873.

S'ajourne à demain.

Le secrétaire, CH. JUNKER.

On nous fait remarquer que, contrairement à ce que nous avons dit, aucun détachement du corps des Pompiers n'assistait aux funérailles de M. Paul Deffenne, chevalier de la Légion d'honneur. C'est vrai, mais n'y a-t-il pas un article du règlement organique aux termes duquel les honneurs funèbres doivent être rendus aux membres de la Légion d'honneur par une compagnie en armes? Si cet article n'existe pas, nous signalons la lacune à qui de droit?

Nous apprenons avec regret la mort de M. l'abbé Evrard, curé-doyen de Sainte-Catherine, à Lille, ancien vicaire de la paroisse Saint-Martin de Roubaix. M. Evrard était né à Rosalt en 1826; il avait donc 47 ans. Ordonné prêtre en 1850 à l'église de Saint-Maurice, à Lille, par M. J. Delbecq, évêque de Gand, il professa à l'institution d'Auchy. Nommé vicaire à Roubaix en 1852, puis curé à La Gorgue en 1866, il fut appelé en 1869 à la cure de Ste-Catherine.

M. Evrard a succombé aux suites d'une maladie de cœur. Partout où il a passé, dit le Propagateur, M. Evrard par sa bonté, son zèle et sa charité, s'est concilié l'estime générale, et il laissera surtout de profonds regrets dans la paroisse Ste-Catherine, qui, depuis quatre ans, a pu apprécier les éminentes qualités de l'homme et du pasteur.

On nous apporte la nouvelle d'un triste accident. En visitant les travaux du fond de la fosse Duflemp, à Saint-Vaast-là-Haut, un chef mineur est tombé d'une grande hauteur; il est mort sur le coup. (Courrier du Nord.)

Le Conseil d'Etat a adopté récemment, après une mûre délibération, un avis de principe fort important, qui modifie radicalement la jurisprudence administrative actuelle, en matière d'acceptation de libéralités faites aux Fabriques pour le soulagement des pauvres. Jusqu'à présent, depuis 1863, le trésorier de la Fabrique n'était autorisé à accepter les libéralités ayant une destination charitable que conjointement avec le bureau de bienfaisance, ou, à son défaut, le maire. Quand il s'agissait de fondations destinées à demeurer perpétuelles, et dont les revenus seuls devaient être distribués, les rentes étaient imputées au nom de la Fabrique et des pauvres; la garde du titre était confiée au receveur municipal.

Desormais, en vertu de l'avis qui vient d'émettre le Conseil d'Etat, la fabrique pourra être autorisée à accepter seule, et sans l'intervention du maire ou du bureau de bienfaisance, les libéralités qui lui seront faites pour soulager les pauvres; le produit de ces libéralités sera placé en rentes immatriculées au nom de la fabrique seule, qui devra également en garder le titre; ni le maire ni le bureau de bienfaisance n'auront le droit d'exercer un contrôle sur l'emploi que la fabrique et le curé feront des revenus à leur disposition.

L'avis du Conseil d'Etat est longuement et fortement motivé; il se fonde, entre autres considérations péremptoires, sur ce qu'il n'existe dans notre législation civile et administrative aucune disposition s'opposant à ce que les Fabriques puissent recevoir seules les libéralités ayant une destination charitable. Cette raison est d'une exactitude absolue. La jurisprudence contraire avait été inspirée par le besoin de contenir les tendances laïques d'alors et de don-

ner satisfaction à l'autorité municipale.

Sous ce point de vue, l'avis récent du Conseil d'Etat sera, sans doute, regardé comme la manifestation d'une tendance contraire. Aussi, l'autorité épiscopale en le portant à la connaissance du clergé du diocèse, félicite-t-elle, — avec raison du reste, — cette assemblée « d'avoir si bien compris les droits respectifs de la paroisse et de la commune sur un point grave où il importait de déterminer les attributions de l'une et de l'autre. »

On lit dans la Liberté: « Nous croyons pouvoir affirmer la nouvelle de l'ajournement du voyage de M. Thiers à Anzin et à Lille. Ce voyage, toutefois, ne serait pas abandonné. Il aurait lieu dans les premiers jours du mois de mai, c'est-à-dire après les élections. »

Voici une nouvelle qui intéresse les engagés conditionnels d'un an. La commission ministérielle chargée de déterminer les bases d'organisation de l'armée territoriale s'est prononcée à l'unanimité contre le système en vertu duquel un jeune homme pouvait être admis dans l'armée territoriale avant l'âge de 29 ans accomplis. La commission des quarantecinq approuve entièrement cette idée. Les volontaires d'un an ne pourront donc pas être versés dans l'armée territoriale avant leur trentième année, contrairement à ce qu'on avait dit tout d'abord.

On travaille avec activité au nouvel hôtel-de-ville de Tourcoing. On estime que tous les bureaux y seront installés le 1^{er} août prochain. L'ancien local sera affecté aux audiences du tribunal de commerce, et au conseil des prudhommes.

On écrit de Douai que les travaux préliminaires du chemin de fer d'intérêt local de Douai à Orchies vont commencer. Les premiers jalons seront placés sous peu de jours entre Douai et Raches.

L'affaire dont nous avons parlé dans notre dernier numéro, et qui est relative à l'arrestation d'un commerçant de Tourcoing, se poursuit. Jusqu'à présent le nombre des arrestations s'élève à trois: M. D. C.; M. Fiddie B., et M. Louis L.-P., tous trois commerçants à Tourcoing. On parle même de poursuites dirigées contre deux personnes établies à Roubaix, mais nous n'accueillons ce bruit que sous réserves.

Tous seraient inculpés d'avoir récelé des matières textiles, consistant en canettes, bobines et laines filées, d'une valeur qui n'est pas encore bien établie, mais que l'on dit être considérable.

On sait comment opèrent dans nos manufactures les voleurs de matières. Le soir des ouvriers ou employés emportent au-delà de la frontière des canettes ou des bobines qu'ils sont parvenus à dérober à leur patron; ils vendent en Belgique, à un premier réceleur, le produit de leurs larcins avec un rabais de 80 %. Ce premier réceleur expédie cette marchandise par grandes quantités à un compère qui se charge de l'introduire en France. Le plus souvent, afin de ne pas attirer l'attention du commissaire de police à la gare de Tourcoing, il expédie la marchandise comme bagage et remet ensuite lui-même au domicile du négociant les produits volés, qui sont naturellement achetés à un prix inférieur au cours du jour. Dans la circonstance présente, on payait comptant, sans remise de facture ni d'acquit. C'est cette particularité qui a spécialement motivé l'arrestation de M. D. C., qui n'a pu ni justifier de l'origine de la marchandise ni représenter une seule facture d'achat.

Nous tiendrons nos lecteurs au courant de cette affaire, qui fait beaucoup de bruit à Tourcoing.

On écrit d'Estaires:

« Dimanche dernier, deux préposés des douanes assistaient à une représentation de sallahbanques; un gamin troublait la représentation, les préposés menacèrent de le mettre à la porte; une discussion s'en suivit.

« Le lendemain au soir, les préposés rencontrèrent le jeune homme de la veille; une nouvelle discussion eut lieu et sa tante, la femme Henri Devos, avertie, reprocha aux préposés de vouloir discuter avec un gamin; ceux-ci lui enjoignirent de se retirer, ajoutant: « qu'elle était trop bête pour s'expliquer avec eux. »

« Cette femme, irritée, alla trouver son mari, Henri Devos, au cabaret, pour lui faire part de l'insulte qu'elle venait de recevoir. Celui-ci quitta immédiatement le cabaret et alla trouver les deux préposés.

« Une altercation s'en suivit et bientôt l'un de ces derniers prit Henri Devos par la nuque pour le repousser. Devos saisit le préposé, par la poitrine, à lâche-moi, dit alors celui-ci, ou je te fiche un coup de feu. »

« A peine ces paroles étaient-elles dites, qu'un premier coup de feu partit en l'air, puis un deuxième qui atteignit Henri Devos en plein ventre. Celui-ci, foudroyé, tomba à la renverse; on s'empressa de le relever et de le porter chez lui. Un médecin appelé en toute hâte constata qu'il avait une ventricule large blessure d'où le sang jaillissait avec abondance.

« Le projectile n'a pu être extrait. La blessure est très-grave, et les médecins conservent peu d'espoir de le guérir. »

« Le deuxième conseil de guerre, dans sa séance du 15 avril, a prononcé les condamnations suivantes:

Benoît Dumont, soldat au 43^e de ligne et Melchior Vacherot, soldat au 33^e de la même arme, cinq ans d'emprisonnement, pour désertion à l'intérieur en temps de paix.

Louis Lafitte, jeune soldat de la classe de 1870, du contingent du Pas-de-Calais, six mois d'emprisonnement pour insoumission à la loi de recrutement.

Jules Noël, soldat au 25^e bataillon de chasseurs à pied, un an de la même peine pour outrages envers un supérieur.

Jean-Baptiste Sapin, soldat à la 3^e section d'infirmeries militaires, trois ans de la même peine pour vols au préjudice de l'Etat et d'un habitant.

Etat-civil de Roubaix.

NAISSANCES DU 17 AVRIL. — Jeanne Dardie, rue de la Guinguette. — Maria Leducq, à l'Époule. — Henri Roche, rue d'Arcole. — Pauline Dezens, rue d'Alma. — Elise Watteau, rue de l'Hommelet. — Angèle Dumoulin, rue du Pile. — Marie Germain, rue des Longues-Paies. — Maria Lecomte, Place de la Liberté.

DÉCÈS DU 17 AVRIL. — Benoni Lemaire, 53 ans, sans profession, à l'Époule. — Jules Leroy, 1 an, rue de l'Avocat. — Robert Delannoy, 3 mois, rue de l'Hommelet. — Alfred Guillemyn, 22 ans, employé, rue d'Hem. — Sophie Merlin, 51 ans, tisserande, à l'Hôpital.

Etat-civil de Tourcoing.

NAISSANCES DU 17 AVRIL. — Jean-Baptiste Desplechin, chemin des Mottes. — Louis Guéris, à Franes. — Louis-Joseph Donnais, rue de la Fin de la Guerre. — Edmond Henri-Joseph Beulque, rue de la Malence. — Germaine-Marie Desbonnets, chemin des Mottes.

DÉCÈS DU 17 AVRIL. — Achille Désiré Duquesne, 1 an 11 mois. — Jean Eckhout, 9 mois. — Jules Desmarchelier, 25 ans 7 mois. — Julie Lequenne, 9 mois.

Faits Divers

— L'affaire de l'association internationale de voleurs prend de jour en jour des proportions plus importantes. Les perquisitions domiciliaires, les descentes de lieux opérées à Bruxelles par les magistrats, MM. Heyvaert, procureur du roi, De Brauer, substitut, Willems, juge d'instruction, et son greffier, M. Ronnelle, — se succèdent à de courts intervalles.

Un des prisonniers était déjà sous le coup d'une accusation de banqueroute frauduleuse, et l'instruction de son affaire fait découvrir une espèce de bande noire commerciale, qui travaillait sur une assez grande échelle pour tromper les négociants.

La quantité d'objets de tout genre saisis par la justice est considérable. On jugera du bilan judiciaire de certains des prévenus, lorsqu'on saura que l'un d'eux a encouru douze condamnations pour vols qualifiés et simples, donant pour bagages un total de 41 ans 2 mois de prison, parmi lesquels 15 années de travaux forcés et 25 années de surveillance spéciale de la police. Encore n'est-ce pas le chef de l'association.

Un détail assez curieux, c'est qu'un des gardiens de la prison des Petits-Carmes, lequel avait participé à la mise sous clefs des premiers inculpés, vient à son tour de rejoindre ceux-ci comme détenu, pour avoir reçu des cadeaux d'un des voleurs actuels qui était détenu il y a quelques années.

— Le domaine de Franes-le-Château, dont nous annonçons ci-dessous la vente prochaine, a une histoire digne d'intérêt. Le P. Latate, de l'ordre des Dominicains, y avait fondé, quelques années avant sa mort, l'œuvre des réhabilités, dont le but est de recueillir à l'expiration de leur peine, de pauvres filles antérieurement frappées par la justice humaine. Lorsque, non-seulement touchées d'un profond repentir mais poussées par la grâce, elles ont la volonté de vivre en religion, elles sont reçues dans l'œuvre sous la tendre dénomination d'enfants de Bethanie.

Elles y trouvent pour leur servir de mères des religieuses dont la vie a toujours été pure. Si une de ces enfants persiste dans ses bonnes résolutions, si pendant un certain nombre d'années elle satisfait aux épreuves voulues, elle sera élevée par degrés dans la hiérarchie de cette famille spirituelle, jusqu'à pouvoir prendre rang avec ces mêmes religieuses dont le passé est sans reproches. Elle est alors RÉHABILITÉE; alors une même dénomination confond les pures et les purifiées; un même voile de sainteté couvre l'innocence et le repentir! Idée touchante et vraiment chrétienne, car si la justice humaine en frappant férit, la justice divine, au contraire, toujours assistée de la miséricorde, ne veut jamais toucher que pour guérir.

L'œuvre du P. Latate est le fruit d'une foi vive dans cette miséricorde qui, d'une pècheresse notoire, a fait une des plus grandes saintes de l'Eglise. De là, le nom de Bethanie!

Cette œuvre s'est développée assez rapidement pour que le domaine de Franes lui fut bientôt trop étroit. Depuis plusieurs années elle est allée s'établir sur une plus vaste propriété à Mont, commune de Mont-Frand, près Besançon; et là, elle continue de grandir et de prospérer sous la haute protection de M. le cardinal Mathieu.

A vendre, à Franes le château, canton de Gy, arrondissement de Gray (Haute-Saône), à proximité des gares de Franes et de Noisdan, par adjudications, le 24 avril 1873: 1^o Une belle habitation de maître, comprenant, salle à manger, salons, trente chambres à coucher, etc., et dépendances; parc planté de beaux arbres; contenant environ 65 ares clos d'un mur, la mise-à-prix est de 14,000 fr. — 2^o un vaste bâtiment pour écuries, granges et greniers, avec potager et verger en plein rapport. Contenance 75 ares, clos de murs; mise-à-prix, 3,000 fr.

Pour traiter, s'adresser sur les lieux, et pour tous renseignements à Besançon, chez M. Steph-Blondeau et chez M. Thaler, notaire chargé de la vente.

— Les démocrates qui ont inventé les histoires des manants qui battaient les étangs aux grenouilles, se sont bien gardés de reproduire cet édit de François 1^{er}, du 7 novembre 1544:

FAVEUR ACCORDÉE AU MENU PEUPLE
« Les blaz et autres grains qui s'exposent en vente seront portez au marché publiques et non ailleurs, et à la vente et distribution d'iceux le menu populaire, vivant au jour la journée, sera, à quelque heure qu'il arrive é-dits marchez, le premier préféré, et, après le dit populaire, ceux qui en voudront avoir pour la provision de leurs hostels. »

— La grève des ouvriers carriers d'Ecaussines touche à sa fin; la plupart de ceux-ci sont retournés à la besogne, et l'on suppose

que pour la fin de la semaine le travail sera repris complètement.

Nous avons reçu quelques renseignements nouveaux au sujet de la lutte qui a été engagée mercredi entre les émeutiers et les gendarmes.

L'endroit où le gendarme Ghislain a eu son cheval tué sous lui est une place très-étroite, encaissée, et où les agents de la force publique avaient peine à se mouvoir; et ceux-ci ont couru un certain danger, car les émeutiers se trouvaient dans l'intérieur de la station, et à la leur jetait des pierres par milliers. C'est par la prévoyance de M. le chef de station Bellekous, qui a fait ouvrir immédiatement les barrières en permettant ainsi les charges des gendarmes, que ceux-ci ont été tirés d'une situation critique.

La gendarmerie a essuyé huit à dix coups de feu, et un gendarme à pied, très-menacé, s'est trouvé dans la nécessité de décharger son mousqueton sur la foule qui l'assaillait. Un ouvrier a été grièvement blessé au ventre, et a été transporté à Braine-Comte. Plusieurs gendarmes ont eu leur cheval blessé. (Organe de Mons.)

— Nous continuons à recevoir des nouvelles désolantes de la vallée du Haut-Escaut, dit le Bien public de Gand.

Dans notre ville, les rivières sont dans leur état normal; il n'y a pas de même sur le Haut-Escaut. Entre Audenarde et Gand, toute la vallée ne présente depuis cinq mois qu'une vaste mare-d'eau, et tout fait craindre que cet état de choses ne se prolonge longtemps encore.

Le public en rejette la faute, comme toujours, sur le ministère. Ce qui est certain, c'est qu'il y a incurie profonde de la part de certains fonctionnaires. Il est évident qu'on pourrait employer des mesures plus efficaces pour mettre fin au désastre. Tous les autres fleuves et rivières sont rentrés dans leur lit; il n'y a que le Haut-Escaut qui continue à déborder au grand détriment des propriétés qui le longent. Les briquetiers sont menacés de devoir chômer tout l'été; les ouvriers voyant leur existence compromise, quittent leur domicile pour aller chercher du travail soit en Allemagne, soit en France.

Il y a une quinzaine de jours, tout annonçait la retraite prochaine des eaux; mais depuis lors le service de la navigation a été rétabli; les bateaux chargés ne pouvant pas passer par Gand, font halte à Meirelbeke et Swynaerde; une rame considérable stationne en ce moment en amont de Gand. Inévitablement une nouvelle crue va s'en suivre.

Si des mesures ne sont prises immédiatement pour interrompre la navigation des bateaux de fort tonnage pendant au moins quinze jours, des dégâts incalculables vont se produire.

— UN BON MOT AUTRICHIEN. — Un étranger exprimait devant un Viennois son admiration pour l'empereur François-Joseph qui, le Jeudi-Saint, a voulu rendre à de pauvres vieillards le même service que N.-S. Jésus-Christ à ses apôtres. « C'est très-bien, » répondit le Viennois, j'apprécie comme vous la fidélité de notre souverain aux traditions chrétiennes de ses ancêtres; mais, après avoir lavé les pieds des pauvres, François-Joseph aurait bien dû laver la tête à ses ministres. »

Il est encore temps.

— On parle d'une innovation à la Chambre, et c'est, dit-on, à M. Buffet qu'il est réservé d'en faire l'essai.

Au lieu de la sonnette réglementaire que le président de l'Assemblée doit agiter pour réclamer le silence, on va établir une sonnerie électrique qui agira sous la pression d'un bouton et fera un vacarme tout... parlementaire.

La question du rappel au calme dans les Assemblées nous remet en mémoire le procédé employé par le président du Sénat d'une de ces Républiques convulsives qui émaillent l'Amérique méridionale.

Quand les membres de l'aréopage devenaient trop tumultueux, le président prenait une carabine et visait l'un des interrupteurs. Celui-ci s'empressait de se cacher sous son pupitre...

Nous nous hâtons d'ajouter que la carabine était chargée avec du gros sel... mais cet assaisonnement suffisait pour inspirer de la retenue aux plus agités.

— Voici quelques jours que nous avons négligé la souscription du Corsaire. Elle continue pourtant à être bien étonnante. Le républicain radical et sa dame —

bu du méchant vin qui ne lui plaisait pas? Avait-il été un mauvais sujet, méchant, cruel, faux et traître, et s'était-il permis d'aller, sans en prévenir Laura, à quelque soirée où il avait sablé la champagne, fait la cour aux jeunes filles et dansé, etc., ou bien s'était-il donné trop de mal à son tableau de Rosalinde et Célia?

Ce fut avec de pareilles questions que la jeune fille harassa et tourmenta son fiancé pendant toute cette matinée de février, jusqu'à ce qu'enfin M. Darrell, se tournant vers elle en fureur, lui déclara qu'il avait la tête rompue et lui dit clairement de se taire.

Réellement, M. Lancelot Darrell ne faisait aucun effort pour déguiser ses sentiments. Il était assis auprès du feu, dans un fauteuil, les coudes appuyés sur ses genoux et les yeux tristement fixés sur les charbons. De temps en temps, il sortait de sa sombre rêverie pour saisir le tisonnier en acier brillant et le plonger dans les charbons, comme si c'était un soulagement pour lui que de frapper au moins quelque chose. Un autre homme aurait redouté les conjectures que les spectateurs pourraient former sur sa conduite; mais le principe sur lequel avait été basée la vie de Lancelot Darrell était un mépris complet de presque toutes les créatures, excepté lui; et il ne craignait nullement d'être observé par les personnes inférieures qui l'entouraient.

Laura Mason, assise à ses pieds sur

une ottomane basse et occupée à broder une paire de pantoufles — la troisième paire qu'elle avait commencée pour son futur seigneur et maître — le trouvait beaucoup plus ressemblant que jamais au Corsaire; mais elle se disait en même temps que l'existence de Médora avait dû avoir ses moments d'ennui. Sans doute c'était l'habitude de Conrad de rester assis, les yeux fixés sur les charbons, et de tourmenter le feu avec rage quand quelque chose allait de travers; quand sa barque favorite était coulée à fond par un équipage en révolte, ou que sa cargaison était confisquée par les représentants de la loi.

Lancelot Darrell fut invité à dîner au Prieuré le 16 février. M. Monckton le retint pour discuter avec lui certaines questions relatives à la fortune de Laura.

« Il est temps que nous nous expliquions définitivement à ce sujet, Darrell, dit-il, j'espère donc que vous passerez quelques heures avec moi dans mon cabinet, après le dîner, si vous n'y voyez pas d'objection. »

Evidemment M. Darrell n'avait pas d'objection à faire; mais il fut ce jour-là terriblement méchant envers la pauvre Laura, qui ne comprenait rien à ce changement d'allures.

« Vous trouvez étrange que je détaste toutes ces cérémonies à propos de réglemens de comptes et de pension annuelle. Oui, Laura, ce sont là des paroles agréables, n'est-ce pas? Votre tuteur

m'a fait l'honneur de me dire qu'il nous accorderait une belle pension pendant les premières années de notre mariage. Vous pensez que je devrais prendre cela tout bonnement, accepter sans mot dire cette position de pauvreté honnête, et compter sur mon nouveau ou ma femme pour le dîner que je mangerais et l'habit que je porterais. Non, Laura, s'écria le jeune homme avec emportement, cela ne me va pas du tout; je ne puis le supporter. La pensée d'une telle position me met en fureur contre moi, contre vous, contre tout le monde et toute chose ici-bas. »

Lancelot Darrell parlait ainsi à sa fiancée, pendant qu'Éléonor et Richard étaient tous deux dans l'appartement; le peintre en décors était assis dans l'embrasure d'une fenêtre et dessinait furtivement quelques esquisses avec un énorme bout de crayon sur le dos de plusieurs lettres.

Miss Monckton était à une autre fenêtre à regarder les arbres sans feuilles, les plates-bandes dégarnies de fleurs, et les gouttes de pluie qui tremblaient au bout des branches des pins et des arbustes toujours verts.

M. Darrell savait qu'il était entendu; mais il ne tenait pas à ce qu'il en fût autrement: il ne souciait nullement de faire un secret de ses plaintes amères. L'égoïsme de sa nature perçait en ceci. Il se donnait des airs de victime et faisait étalage de son mépris pour les bienfaits qu'il allait accepter prochaine-

ment de sa confiante fiancée. Il se proclamait en quelque sorte blessé par l'existence de la fortune de sa future femme, et il l'obligeait à s'excuser auprès de lui de la prospérité qu'elle était sur le point de lui donner.

« Comme si c'était pauvre que de prendre mon argent! s'écria miss Mason avec beaucoup de tendresse, quoi que son anglais fut assez obscur, comme si je vous le refusais, ce vilain argent, Lancelot. Mais je ne sais combien j'aurai. Il se peut que ce soit cinquante livres par an — c'est ce qu'on m'a toujours donné pour ma toilette et autres bagatelles depuis que j'ai eu mes quinze ans — il se peut aussi que ce soit cinquante mille livres. Je ne veux pas savoir quelle est la somme. Si c'est cinquante mille livres par an, tant mieux pour vous, Lancelot, mon bien-aimé! »

Lancelot, le bien-aimé, haussa les épaules avec un geste maussade qui prouvait qu'il était un bien-aimé mécontent.

« Vous parlez comme un enfant, Laura, avec dit-il dédaigneusement, je suppose que la belle pension que promet M. Monckton sera de deux ou trois cents livres par an, ou à peu près, et qu'il me faudra y suppléer par mon talent. Dieu sait qu'il m'a suffisamment prêché sur la nécessité de travailler! On croirait, à l'entendre, qu'un artiste est un maçon ou un fabricant de briques! »

Éléonor se retourna, en entendant Lancelot Darrell parler de la sorte;

elle ne voulait pas que son mari ne fût pas défendu quand elle était là.

« Je ne doute pas le moins du monde que Gilbert n'ait raison, monsieur Darrell, s'écria-t-elle en relevant la tête fièrement comme pour défier tous ceux qui oseraient contredire le mérite de son mari.

« Sans doute, mistress Monckton, mais il y a une certaine manière écossaise d'avancer une chose juste qui n'est pas toujours agréable. Je n'ai pas besoin qu'on me rappelle que le métier d'artiste est un commerce et que, lorsque les Grâces m'envoient une heureuse pensée, je dois travailler comme un esclave jusqu'à ce que je l'aie fixée sur la toile et expédiée au marché. »

« Il y a des gens qui s'imaginent qu'on peut se rendre les Grâces propices en travaillant dur, dit Richard Thornton tranquillement, sans lever les yeux de dessus son crayon qu'il maniait rapidement, et que les plus heureuses pensées viennent plutôt quand un homme se le pinçait en main que lorsqu'il est étendu sur un sofa à lire des romans français. J'ai connu des artistes qui préféraient cette manière d'attendre l'inspiration. Pour moi, je crois à l'inspiration qui résulte d'un travail assidu. »

Les autres se regardèrent et dirent: Apprentis

On demande des Apprentis-Compositeurs à l'imprimerie du Journal de Valenciennes rue Nain, 1.